

IV

Trois ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels aucun incident ne modifia sensiblement notre vie. Mon père était toujours grave et froid, Mme Thérèse, triste, douce et pâle ; moi, brusque, fantasque, tantôt folle de gaieté, tantôt noire de jalousie.

Manou qui ne pardonnait pas à ma belle-mère d'avoir pris en main le gouvernement de la maison et de l'exercer avec autant de sagesse que d'habileté, continuait à m'exciter sournoisement contre elle et à réprimer les velléités d'apaisement qui me venaient quelquefois, plus par lassitude que par repentir.

Fantille, elle, au contraire, avait pris carrément le parti de Mme Thérèse au service de laquelle mon père l'avait spécialement attachée.

C'était une étrange fille que cette Fantille, et une honnête nature. Jolie, avec des yeux brillants et une bouche un peu grande, garnie des plus belles dents du monde, elle portait crânement le mouchoir de soie, noué sur le chignon, en usage dans le Périgord pour la coiffure des femmes du peuple. Elle ne voulait pas se marier, son ambition étant de gagner assez pour faire entrer au séminaire un jeune frère, seul rejeton survivant de sa famille et dont la vocation ecclésiastique s'était manifestée dès l'enfance. Tous les gages de Fantille passaient à l'entretien de cet enfant ou à ses mois d'école. Elle avait dit adieu à la coquetterie pour sa propre personne, mais elle en gardait beaucoup pour celle de sa maîtresse à laquelle elle s'était profondément attachée, lui sachant presque autant de gré d'être jolie que d'être bonne.

Cet attachement avait créé entre la femme de chambre et ma nourrice un antagonisme véritable, mais beaucoup plus âpre du côté de Manou qui détestait cordialement la maîtresse de Fantille, tandis que celle-ci, tout en adorant Mme Thérèse, continuait à m'aimer comme autrefois et eût donné beaucoup pour nous rapprocher l'une de l'autre.

J'atteignis ainsi mes onze ans. Le moment de ma première communion approchait, car on la faisait de bonne heure à la Ronchère. Depuis un an que je suivais le catéchisme, mon esprit avait saisi facilement les instructions qu'on y donnait et ma mémoire les avait retenues de même ; mais mon cœur s'était montré plus rebelle. En apparence, j'étais la mieux préparée ; mais aux yeux de Dieu qui voit le fond de l'âme, hélas ! je me trouvais bien plutôt la dernière. Dans ma conscience, enfin éveillée, il se produisait une confusion et, si je puis m'exprimer ainsi, une collision entre les nouveaux principes qu'on voulait m'inculper et les excitations plus fréquentes, plus violentes que jamais de ma nourrice qui craignait que je ne finisse par lui échapper tout à fait. Jusqu'alors, elle avait été le véritable directeur de ma conduite ; car, bien qu'elle ne vint qu'en second dans mes affections, c'était à elle que je recourais en cas de difficultés, mon père m'imposant trop maintenant, pour que j'eusse avec lui une entière ouverture de cœur.

Ce fut donc dans la chambre de Manou que je vins, le matin du jour mémorable où je dus faire ma première confession. Jusque-là, je m'étais refusée énergiquement à remplir ce devoir de la vie chrétienne et mon père avait prié notre bon curé de ne pas insister avant que l'approche de la première communion la rendit indispensable.